



# **Incertitude du temps révolutionnaire**

Sophie Wahnich

## **► To cite this version:**

Sophie Wahnich. Incertitude du temps révolutionnaire. Socio, 2013, Revolutions, contestations, indignations, 2, <10.4000/socio.422>. <hal-02457532>

**HAL Id: hal-02457532**

**<https://hal.science/hal-02457532v1>**

Submitted on 28 Jan 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



# Incertitude du temps révolutionnaire

---

Sophie WAHNICH

*« Le partage paraît impossible entre ce qui vient sur nous, ce qui nous arrive, et ce qui arrive par nous, à travers nous et dont nous devons porter la responsabilité. » (Derrida, 2007 : 26)*

De 1979 à 1995 un hebdomadaire communiste français s'est intitulé *Révolution*. Il affirmait dans son sous-titre « Nous vivons le temps des révolutions ». Le mot « temps » renvoyait-il au sens d'époque, de siècle, de présent ? Malgré l'Iran, malgré le Nicaragua, ces énoncés ont assez vite sonné non contemporains à mes oreilles adolescentes. Je n'avais nullement le sentiment de vivre un temps de révolution, j'eus même assez vite celui que le terme devenait historique, c'est-à-dire sans véritable réserve empirique présente. De mon point de vue, nous vivions alors plutôt une époque où une séquence<sup>1</sup> se refermait, celle des révolutions de type marxiste-léniniste. Ce numéro de *Socio* témoigne en un sens inverse, une nouvelle séquence s'est ouverte, celle de « révolutions, contestations, indignation d'un type

nouveau. Effectivement ces trois mots ont été, dans le débat public, posés sur des faits qui ont ainsi pour certains pris le nom de «révolution», révolutions colorées, révolutions du printemps arabe, *global revolution*. Si les mots «contestations» et «indignations» n'ont pas fait l'objet de critiques, celui de «révolutions» a aussitôt été remis en cause dans nombre de commentaires.

Pour les uns, il n'est pas forcément souhaitable de remettre en circulation<sup>2</sup> le mot révolution. Pour d'autres, il n'est pas certain que le vocable s'applique aux événements ainsi nommés et ils préfèrent parler de «configurations révolutionnaires»<sup>3</sup>. Pour d'autres encore, il n'y a pas eu de révolution mais des soulèvements<sup>4</sup>, dans une période «intervallaire» (Badiou, 2011). Certes, nombreux sont aussi les commentateurs qui reprennent ce syntagme «révolution» sans lui imprimer *a priori* un sens trop contraint par des enjeux théoriques ou idéaux typiques qui empêcheraient de nommer révolution ce qui apparaît comme période de rupture incertaine, confuse, parfois même chaotique, forte de retournements potentiels et d'indéterminations déroutantes, mais ce sont eux qui se voient reprocher par les précédents, l'usage du terme.

Dans ces différents cas, le mot «révolution» interroge la teneur politique des événements nommés comme tels mais surtout l'idée même de temps révolutionnaire. Or le temps révolutionnaire n'est pas si facilement spécifié et identifié par les historiens.

Certes Reinhardt Koselleck écrit en 1969 un article intitulé «Critères historiques du concept de révolution des Temps modernes» (Koselleck,

**1.** J'emploie le mot séquence tel qu'il a été défini par Sylvain Lazarus: «Il n'y a pas de politique en général, mais des séquences politiques singulières. La politique n'est pas une instance permanente des sociétés, elle est rare et séquentielle: elle se donne dans des modes historiques. Le mode, rapport d'une politique à sa pensée, caractérise l'existence lacunaire de la politique et permet une appréhension de la politique par la pensée» (Lazarus, 1996).

**2.** Yves Citton indique par exemple: «[...] le mot me semble un peu obsolète, et pas forcément à ressusciter [...]» (Mazeau et

Moisand, 2013).

**3.** Ainsi Hamit Bozarslan, dans son article «Réflexions sur les configurations révolutionnaires égyptienne et tunisienne» (Bozarslan, 2011).

**4.** Myriam Revault d'Allonnes: «Je ne suis pas sûre que le qualificatif de "révolution" doive par exemple être appliqué aux mouvements de libération qui ont récemment eu lieu dans les pays arabes: il s'agissait bien plutôt de mouvements de révolte, d'insurrection et de libération par rapport à des pouvoirs autoritaires et despotiques» (Mazeau et Moisand, 2013).

1990): alors que le quotidien ordinaire de l'imaginaire social révolutionnaire est marxiste-léniniste, Koselleck ressaisit la notion moderne et plus particulièrement celle issue de l'événement 1789<sup>5</sup>. Il reconnaît cependant qu'il s'agit d'un « concept général souple [...] dont le sens précis est soumis à des variations considérables » (*ibid.*: 64).

Quant aux historiens du moment révolutionnaire français considéré comme grande révolution adéquate à un concept qui s'est séparé de celui de guerre civile au XVIII<sup>e</sup> siècle, ils font de la découpe temporelle de l'objet un débat historiographique. Le désaccord est profond sur la nature de la séquence qu'on pourrait à bon droit nommer « Révolution française ». Pour les plus restrictifs, elle débute en 1789 et s'achève le 9 thermidor an II. Pour les historiens qui défendent de fait le républicanisme issu de la tradition de la III<sup>e</sup> République, il s'agit de la décade 1789-1799, mais certains incluent également l'Empire au nom des Cent-Jours de Napoléon, car les grands républicains des années 1830-1880, tel Victor Hugo, ne les auraient pas reniés. Enfin François Furet parachève cette conception en faisant de la Révolution une histoire longue qui s'étend de 1770 à 1880, de la crise de l'Ancien Régime à l'avènement durable d'une forme de régime républicain.

Ces considérations historiographiques liminaires permettent de comprendre que le débat de mot est en soi déjà un débat historiographique sur ce qui est arrivé dans le contexte des printemps arabes et, dans leurs effets de sillage, sur les indignés et les Occupy Wall Street.

Pour répondre à la question « Vivons-nous, oui ou non, un temps de révolution ? », nous essaierons ici de mettre en regard non une norme de ce qu'il est acceptable de nommer révolution et des faits actuels, mais des vécus analogues, des réflexivités, des regards portés qui résonnent entre Révolution française et révolutions actuelles, entre historiographie révolutionnaire et commentaires contemporains.

Que remet-on en cause quand on récuse aujourd'hui le mot « révolution » pour parler des pays du printemps arabe ? *A contrario*, est-il pertinent d'utiliser ce terme pour en faire un enjeu global de notre temps ? En quoi

**5.** Ainsi il affirme: « On peut lire tous les jours quelque chose sur le programme marxiste d'une Révolution mondiale, qui, formulé par Marx et Lénine, puis ensuite repris en par-

ticulier par Mao Tse Toung est désormais inscrite sur les drapeaux du Parti communiste chinois » (Koselleck, 1990: 63).

les expériences vécues des temporalités révolutionnaires permettent-elles d'éclairer ces enjeux ?

## Le temps révolutionnaire du précipité

### L'ouverture du temps

Vivre un temps qualifié immédiatement de «révolutionnaire» c'est vivre selon les dires des acteurs, une nouvelle ouverture du temps dans un «précipité»<sup>6</sup> marqué par le courage d'une décision improbable. La perception des spectateurs de ces «initiums» est celle d'un «Soudain la révolution» selon les termes de Fethi Benslama (2011). Des manifestantes de la journée du million place Tahrir, le 29 janvier 2011, en témoignent : «Je ne pensais pas que ça pouvait arriver, je ne pensais pas voir ça. J'allais à la manifestation par devoir, et je suis de plus en plus surprise», «Je suis descendue et la Révolution était là<sup>7</sup>.» Ce «soudain» rend compte non d'un désir improbable d'émancipation qui n'aurait pas eu le temps de mûrir, mais de l'impossibilité de prévoir à quelles conditions la contrainte d'assujettissement et la peur de mourir peuvent céder la place à la nécessité subjective et neuve de vivre enfin libre. «On ne savait pas que c'est de cela qu'on rêvait parce que c'est tellement grand, quand ça arrive on sait que ça nous a effleuré l'esprit, un truc du cœur<sup>8</sup>.»

Parler ainsi du cœur c'est alors reconnaître dans ce mouvement un rôle catalyseur des émotions, ce qu'on pourrait nommer la coalescence des subjectivités dans un mouvement de bascule qui fonde l'événement révolutionnaire. C'est pourquoi, aussi apparemment éloignés soient le processus constituant qui transforme des États généraux en Assemblée nationale constituante, entre mai et juillet 1789 en France et les manifestations qui, en Tunisie, ont conduit entre décembre 2010 et janvier 2011 de la mort du jeune Bouazizi au départ de Ben Ali, ils sont des laboratoires

**6.** Sur cette notion de «précipité», voir Derrida, 2007, cité en épigraphe : ce qui nous arrive, ce qui arrive par nous dans une accélération qui conduit à des décisions rapides car le temps peut manquer.

**7.** Entretien extraits de l'émission «Les pieds sur terre» de Joseph Confavreux, le 14 février 2011 sur France Culture.

**8.** *Ibid.*

historiques qui peuvent être reliés pour comprendre ce que peut être cette bascule subjective.

On peut en effet observer, dans l'un et l'autre cas, comment des gens ordinaires deviennent des gens extraordinaires en situation révolutionnaire. Comment à un moment de l'histoire, la peur n'annule pas le courage, mais l'appelle.

Sur le temps court, l'expérience vécue est celle d'un moment d'agrégation rapide et inattendue de groupes sociaux qui auparavant restaient disjoints, moment de fusion proprement révolutionnaire conduisant à expérimenter une puissance jusque-là demeurée en puissance. Place Tahrir une manifestante enthousiaste décrit ainsi cet agrégat constitué : « Ce sont des familles, des femmes voilées et des femmes non voilées, des jeunes, des vieux, des enfants qui sont descendus le 25 janvier, c'est la manif la plus forte et ils sont là par une initiative personnelle et non sous le mot d'ordre d'un parti, ils sont déterminés ces individus de revenir sur la place<sup>9</sup>. » Là est le temps du précipité qui conduit à filer la métaphore du catalyseur, où le temps est celui du « maintenant ou jamais », du temps qui risque de manquer si aucune décision n'est prise. Or le moment de la décision reste irruptif et indépendant du temps de la conjoncture qui le précède comme délibération individuelle ou collective. Ce serait presque une décision sans décideur, un mouvement d'accélération qui n'a rien à voir avec la technologie mais tout à voir avec la constitution d'une souveraineté qui se découvre en se constituant. « Je suis descendue avec un grand doute, on n'a pas le temps de croire que c'est vrai, on se demande si on hallucine<sup>10</sup>. »

## Le précipité des printemps arabes tunisien et égyptien : la question de la dignité

Selon l'analyse de Fethi Benslama<sup>11</sup>, du côté de la révolution tunisienne, l'identification (au sens freudien du terme<sup>12</sup>) des Tunisiens à la détresse

**9.** *Ibid.*

**10.** Joseph Confavreux, reportage cité.

**11.** Nous reprenons ici d'une manière succincte son argument développé dans *Soudain la Révolution* (Benslama, 2011).

**12.** Freud explique dans *Psychologie des foules et analyse du moi* ce qui fait coales-

cence dans une foule, une masse, une collectivité soudée : le sentiment amoureux qui s'exprime verticalement à l'égard d'idées, de personnes, ou d'objets fantasmés et horizontalement entre les membres du groupe (Freud, [1921] 1981).

radicale d'un individu acculé au suicide a eu une fonction de déclencheur. Cette détresse était, dans la bouche des Tunisiens, associée au sentiment d'impuissance, le « *qahr* ». Or elle n'a pas été attribuée à des circonstances individuelles mais à un système politique conduisant un homme à avoir honte d'être un homme. Quand la condition humaine devient honteuse, on peut choisir soit de mourir, soit de se révolter et de prendre le risque de mourir. Bouazizi avait choisi la mort, les Tunisiens choisirent dans la précipitation de se révolter. D'une manière analogue, des Égyptiens, place Tahrir parlent, le 25 janvier 2011, d'« avoir le droit d'être » puis évoquent le 29 janvier leur détermination comme une nécessité : « On fait ce qu'on doit faire. » Cette précipitation est ainsi nouée à une prescription, et l'accélération rencontre la nécessité. Nombreux sont les Tunisiens qui manifestèrent, au cours de la journée décisive du 14 janvier 2011, pour la première fois. Ils expliquent alors que ne pas y aller cette fois aurait été indigne de l'événement. Maintenir sa fierté d'être Tunisien passait par la prise en charge nouvelle de la séquence ouverte par l'immolation. « C'était important, pour moi. Je voulais participer à cet élan lancé à Sidi Bouzid le 17 décembre par ce jeune diplômé chômeur qui s'était immolé par le feu. Il fallait qu'on prenne la relève. Je suis fière d'être Tunisienne et d'avoir été là » ; « Après ce sacrifice, on ne pouvait plus se taire. Moi, j'ai mon diplôme de kinésithérapeute depuis quatre ans et je n'ai toujours pas de travail. Mon fiancé est ingénieur et il n'a pas de travail. » (Westerhoff, 2011). Ces jeunes diplômés, déçus des conditions indignes qui sont faites à leurs compétences et s'identifiant à un autre chômeur, expriment une nécessité nouvelle qui n'a pas de véritable explication rationnelle. Les Tunisiens présents ont pu du fait même de ce précipité, prendre le risque de manifester à découvert face à des forces de l'ordre cruelles. Ce précipité serait « la rencontre de l'inéluctable et de la décision, de la nécessité et de la responsabilité » (Derrida, 2007 : 19). Le propre de l'événement révolutionnaire serait d'entrelacer ces termes.

Vouloir sauver une possibilité d'être au monde dans la dignité peut conduire à faire ce qu'on n'avait jamais pensé accomplir auparavant, conduire à affirmer « la liberté ou la mort » là où la sécurité a été troquée contre la liberté. Les manifestants ont conscience de ce danger qui rôde ; parfois, ils en sont même choqués, expriment leur sentiment d'être venus sans armes et en légitimité et d'avoir essuyé des balles injustifiées. En Égypte, un manifestant place Tahrir affirme que « soit ce sera un massacre,



soit Moubarak s'en va. C'est un crime qu'il reste<sup>13</sup>. »

Cette bascule subjective suppose-t-elle cependant toujours l'émeute ? Le soulèvement précipité et courageux peut-il prendre d'autres formes ? Les révolutionnaires français en 1792 souhaitent une « nouvelle insurrection de la loi » et sont finalement acculés à prendre les armes. Mais en 1789, la bascule subjective est passée par des pratiques d'assemblée extrêmement raffinées qui ont elles aussi mis en jeu des dynamiques émotives nouées à une nouvelle nécessité. La prise de la Bastille visait avant tout à protéger ce travail révolutionnaire d'assemblée en fabriquant les moyens d'une défense armée active face à la potentialité de répression monarchique. Du côté de l'initium révolutionnaire français, la bascule subjective se jouait donc d'abord à l'assemblée des États généraux.

### Mai, juin 1789, l'oscillation subjective des députés aux États généraux : courage, peur, espérance

Timothy Tackett a montré que les membres du tiers état sont devenus révolutionnaires pour des raisons analogues de dignité bafouée (Tackett, 1997). Ils étaient arrivés confiants dans leur bon droit, trouvant souvent insupportable la radicalité rugueuse des députés bretons. Mais ils avaient changé de point de vue face à la morgue aristocratique de nobles cherchant par tous les moyens à les humilier. Or cette humiliation qui aurait pu les anéantir avait convaincu certains d'entre eux à prendre la parole, et ainsi, à être reconnus par d'autres qui découvraient, malgré les écarts d'origine et de culture, l'unité d'opinion du tiers et la puissance que donnait cette unité. Avancer en terrain découvert était en soi un effort vertigineux qui conduisait ces députés au plus grand désarroi quand ils se retrouvaient seuls le soir à écrire dans leur chambre. Antoine Claire Thibaudeau, le futur conventionnel qui assistait alors son père à la Constituante, explique : « Si les députés pris isolément étaient accessibles à la peur, réunis en assemblée, ils montraient un grand courage. Ils étaient imperturbables » (cité par Tackett, 1997 : 132-133). Creuzé Latouche affirme encore : « C'est le processus

**13.** Entretiens extraits de l'émission « Les pieds sur terre » de Joseph Confavreux, le 14 février 2011 sur France Culture.

et l'expérience des réunions qui nous ont mis à même de développer des vertus, des forces, des moyens que l'on ne nous soupçonnait pas» (*ibid.*).

Le temps vécu est alors celui d'une oscillation permanente entre enthousiasme, abattement, espoir et peur qui sont considérés comme les deux émotions centrales de la période révolutionnaire par Georges Lefebvre (1932). Autant dire que le sujet est malmené et qu'il n'a jamais la certitude que le sens de ses gestes, de ses choix, de ses sensations est fondé et que ses désirs pourront effectivement prendre forme. Le récit historique rétrospectif estompe, voire efface cette incertitude à la fois émotionnelle et effective, en fabriquant des gestes héroïques sans mélange, voire une révolution dite juridique sans prise de risques inouïs. Or, même lors du serment du Jeu de paume, moment d'unanimité et de conquête de la souveraineté nationale, sacrée justement par le serment, les députés sont pris entre l'enthousiasme du groupe, ce symptôme de l'identification décrite par Freud, et la peur. Albert Mathiez ([1913] 1989 : 12) rapporte qu'un député bien conscient d'avoir attenté radicalement à la souveraineté du roi eut constamment peur d'être arrêté et embastillé ; ne supportant plus l'incertitude de son devenir, il se suicida pour faire cesser la violence du conflit qu'il vivait. La bascule subjective, qui relève autant de la pensée claire que des émotions opaques du sujet inconscient, est ainsi un effort sur soi qui doit à la fois surgir et être maintenu pour produire cet événement révolutionnaire.

### Un nouveau temps illimité

Ce ne serait donc pas l'émeute qui signerait le début d'une révolution, mais la possibilité, pour ceux qui se présentent comme incarnant le tout d'une société en crise, de prendre le risque de faire jouer la légitimité contre la légalité, jeu qui conduit parfois à accepter le risque de mourir plutôt que de laisser perdurer cette situation de crise et d'injustice, de crise et d'indignité. La rue à Tunis, la place Tahrir au Caire, la salle des Menus-Plaisirs puis du Jeu de paume pendant la Révolution française deviennent alors dans l'émotion de la bascule subjective inouïe les lieux sacrés<sup>14</sup> du politique.

Alors chaque sujet, même de retour à ses activités ordinaires, devient porteur de cet événement subjectif qui lui est propre, qu'il aura vécu parfois une seule fois, mais qui restera indélébile et qui ouvrira quoiqu'il advienne un autre temps. À ce titre, la révolution subjective crée une cassure événementielle, il y a bien un avant et un après qui ne pourra plus jamais avoir

la même forme. À ce titre, la révolution est illimitée dans le temps. Même en échec ses traces sont impossibles à exiler. Pour un médecin égyptien de 88 ans qui, dit-il, a connu les manifestations de 1948, 1962, 1977, 1986, « cette fois-ci, c'est une nouvelle conscience chez les jeunes, un changement dans leur attitude, créer des comités civils, ne pas faire de provocation, garder les choses tranquilles et paisibles. Une fois que les gens sont en marche, ça va continuer. Nos enfants auront des belles choses à raconter<sup>15</sup>. » C'est dans cette séquence ouverte qu'on assiste également à une efflorescence de créations civiles associatives qui fondent un nouvel espace public, autre lieu du politique, à la fois moins précipité, moins fusionnel et plus chaotique. Le temps vécu change alors de nature et devient celui que j'appellerai l'« utopie des lignes brisées » où se mêlent l'incertitude réfléchie et cette nécessité qui a surgi dans le précipité.

### **Intermède 1. Le concept de révolution des Temps modernes**

Ce vécu du précipité correspond au concept de révolution des Temps modernes thématized par la sémantique des temps historiques : le champ d'expérience comme l'horizon d'attente sont troués par l'événement qui les rend caduques et ouvre un nouveau temps qui les reconfigure. Récuser le mot révolution revient alors à récuser cette sensation du surgissement incomparable qui ouvre sur l'illimité, récuser en fait la puissance transformatrice de cette bascule subjective. Parler de configurations révolutionnaires, c'est dire que la révolution pourrait venir, mais qu'elle n'est pas encore là, parler de soulèvements, c'est affirmer que l'événement est plus ordinaire, qu'il n'engage pas une transformation radicale, qui supposerait l'institutionnalisation immédiate de la liberté dans une forme d'État ou

**14.** La notion de lieu du politique est celle de Marc Abélès (1983) à laquelle nous adjoignons cet adjectif sacré, dans une analyse qui n'élué pas cette dimension irruptive du sacré du politique, ne serait-ce que par les pratiques réitérées du serment qui donne le courage d'être collectivement libre et puissant. Enfin Jean-Paul Sartre dans des manuscrits inédits sur mai-juin 1968 qui sont

finalment parus en 2008 affirme : « Une société c'est d'abord le lieu qui la contient » (Sartre, in Bourgault et Coorebyter, 2008 : 85). Les places et les salles sont les lieux qui ont contenu ces sociétés en révolution.

**15.** Entretiens extraits de l'émission « Les pieds sur terre » de Joseph Confavreux, le 14 février 2011 sur France Culture.

même dans une autre forme.

Il est toutefois impossible de mesurer cette radicalité dans l'immédiat. Car, une fois enclenchée, la révolution peut perdre de sa vitesse, peut même rétrograder en s'appuyant sur des modèles et à ce titre perdre momentanément son caractère foncièrement révolutionnaire. Saint-Just invitait à ne rien négliger de l'histoire mais surtout à ne rien imiter. Toute réémergence de modèles vient remettre en doute l'événement révolutionnaire, mais aucune révolution des Temps modernes n'a connu la seule pureté, la « beauté égarante<sup>16</sup> » de l'initium. Les révolutions, passé les moments de bascules subjectives, sont des combats face à des adversités puissantes et elles rencontrent des doutes, du chaos, du découragement. Elles sont le jouet de ce que Jean-Paul Sartre appelle le « pratico-inerte » qui vient alourdir le mouvement même de libération vécue (Sartre, 1960). Une double incertitude pèse alors sur la révolution, les acteurs sauront-ils rester fidèles à leur enthousiasme premier, mais surtout gagneront-ils vraiment la partie engagée contre toutes les puissances rétrogrades qu'ils ne manqueront pas de croiser ? Récuser le mot révolution, c'est alors ne vouloir nommer révolution que les révolutions victorieuses et confondre le résultat avec la dynamique révolutionnaire initiée par l'événement. Récuser le mot révolution au profit de soulèvements ou de configurations révolutionnaires, c'est refuser de travailler à nommer le monde dans l'incertitude du devenir de l'événement. Or ce qui caractérise ce qui s'ouvre comme séquence révolutionnaire, c'est bien l'incertitude, la nécessité de penser vite, de faire face aux obstacles et *in fine* de ne pas céder sur des objectifs intériorisés. Enfin parler de révolution pour les seuls moments de fusion, c'est restreindre l'usage du mot à son initium et faire fi de ce qui constitue le temps révolutionnaire comme effort et non plus comme grâce, un temps dont le rythme peut être soutenu ou lent. Soutenu si les objectifs sont rapidement atteints pour l'ensemble d'un peuple à l'œuvre, lent si les fractures conflictuelles sont autant d'entraves au mouvement engagé. La révolution reste quoiqu'il en soit un cheminement vers un futur à la fois désiré et inconnu. Diderot affirmait que nul ne savait « quelles seraient les conséquences de la Révolution à venir » (Koselleck, 1990 : 71). User du mot révolution serait s'inscrire précisément dans cette

16. L'expression est de Fethi Benslama.

incertitude et non dans la perspective où révolution serait synonyme d'avènement glorieux. Si le mot révolution charrie une grâce subjective, il charrie aussi la rugosité de cet effort épuisant décrit par Chateaubriand, nager entre deux rives sans même plus pouvoir les distinguer<sup>17</sup>. La révolution serait, dans son effectivité historique, l'impossibilité d'un retour à la case départ – même si c'est ce qui est constamment redouté par les acteurs dans les moments de plus fort découragement – et la nécessité d'agir pour atteindre enfin une autre rive, toute autre, une rive qu'on n'avait justement à peine pu rêver.

Qu'est-ce alors que parler de temps intervallaire plutôt que de séquence révolutionnaire ? C'est sans doute préserver le mot révolution de toute cette rugosité, incertitude, lui conserver une forme d'idéalité. Une révolution qui jamais ne serait la puissance qui se brise et qui se relève, mais la seule grâce puissante de transformations réalisées et débarrassées de leurs scories d'incertitude. Une révolution qui serait en fait l'aboutissement du mouvement révolutionnaire comme forme de vie nouvelle et achevée. La révolution ne serait plus alors une entrée dans l'histoire mais une nouvelle sortie de l'histoire, comme histoire accomplie.

## **Utopie des lignes brisées et temps feuilleté révolutionnaire**

### **La désynchronisation des différents groupes sociaux : conflictualités et déceptions**

Le temps ouvert et enthousiasmant du précipité, de la bascule subjective, et de son sillage ne dure jamais, mais il peut faire retour entre fusion et dislocation du corps social. Ainsi Leyla Dakhli décrit-elle la Tunisie actuelle dans une alternance de moments de «réconciliation révolutionnaire» et des moments de «divergences où tout semble hors de contrôle». «Tout est contesté et tout est sans cesse ballotté entre des phases de surengagement

**17.** Sur Chateaubriand, nous renvoyons à Hartog, 2003 et 2013.

militant et des phases de déception forte » (Dakhli, 2013). Là est l'utopie des lignes brisées, une ligne du temps ouverte par l'enthousiasme initial mais qui vient constamment s'écraser sur des faits décevants et décourageants.

S'il est possible de parler d'utopie<sup>18</sup>, c'est que le précipité subjectif est décision d'accueillir et de faire venir un monde tout autre et non de se contenter de réformer un pays. Edgar Quinet affirmait ainsi que « la Révolution française avait ramené la foi en l'impossible ». Mais si le découragement rôde, c'est que l'adversité reste forte et qu'elle est incluse dans la séquence ouverte dès que le corps social défusionne, c'est-à-dire dès que les objectifs immédiats de la révolution ne sont plus communs.

Pendant la Révolution française, Jean-Joseph Mounier, grand juriste, fort de son expérience acquise au cours des États régionaux du Dauphiné, de la réunion effective des trois ordres en une seule assemblée d'individus, joue un rôle capital pour obtenir la transformation des États généraux en assemblée nationale constituante. Il est aussi l'un des premiers à émigrer, car il n'adhère finalement pas du tout à ce qui se prépare contre la monarchie absolue. Ce réformateur découvrait, effaré, une révolution. Cette dislocation est incessante tant que le phénomène révolutionnaire n'est pas stabilisé. Toutes les fractures du corps social et politique deviennent alors d'une lisibilité déchirante : fractures entre riches et pauvres, instruits et analphabètes, fractures idéologiques, religieuses. Elles fondent les fractures politiques qui s'ordonnent bon an mal an dans la discontinuité des luttes effectives qui ont traversé en amont la société et traversent encore la société en révolution. Sur le temps de la conjoncture, l'expérience de combats menés face à l'inacceptable enjambe l'événement révolutionnaire : en Tunisie, les luttes syndicales dans le bassin de Gafsa, les luttes des femmes et pour le respect des droits de l'homme, la pratique d'un espace public sur Internet, la dignité comme enjeu religieux, etc. ; en France, l'ensemble des mouvements qui ont accompagné l'impossible réforme, de la guerre des Farines de 1775 à la rédaction des cahiers de doléances en 1788. Là les jeux d'alliances se sont cherchés, le « parti » patriote s'est constitué en une constellation déterminée. Même si ces luttes ont en partie échoué, que les individus aient été en position d'acteurs ou de spectateurs, elles restent

**18.** Sur la notion d'utopie : voir Abensour, 2010.

incorporées comme expériences partielles. Dans ce temps conjoncturel, un désir de monde tout autre, plus juste, plus digne, plus respectueux s'est forgé, même si le présent vécu semble contredire ces espérances. Ce sont dans ces répertoires d'action que les acteurs vont puiser, dans la séquence ouverte par la révolution, dans un mouvement intuitif.

Les expériences sont alors plus sectorielles, localisées, toutes ne bénéficient pas de la même mise en lumière, mais c'est dans cet apparent chaos que le mouvement révolutionnaire chemine. La question récurrente est alors de savoir s'il faut considérer la révolution comme accomplie puisque certains objectifs annoncés ont été atteints ou s'il faut la poursuivre. Antoine Barnave au moment où la première constitution de 1791 est en voie d'achèvement mais où le roi vient de fuir et de trahir, pose la question avec force le 15 juillet 1791 : « Allons-nous terminer la révolution, allons-nous la recommencer ? [...] Un pas de plus dans la ligne de la liberté serait la destruction de la royauté, dans la ligne de l'égalité, la destruction de la propriété » (Barnave, 1791). Mais s'il s'agit très explicitement de mettre ici un terme à l'utopie d'une réciprocité égalitaire de la liberté, d'autres acteurs interrogent au cours de l'événement la teneur même de l'effectivité révolutionnaire : « Avons-nous fait une révolution ? » Ce qui revient comme un leitmotiv, c'est le sentiment que d'autres grands ont pris la place des premiers et que l'on n'aurait que changer de tyrannie. De fait, le sentiment vécu est bien souvent que rien ne change suffisamment par rapport à l'événement subjectif et l'attente qu'il ouvre. Le doute révolutionnaire est pétri de l'inquiétude d'une révolution réversible. Ainsi Saint-Just le 23 ventôse an II : « Si le peuple aime la vertu, la frugalité, si les fonctionnaires s'ensevelissent dans leur cabinet pour s'y assujettir à faire le bien, si vous donnez des terres à tous les malheureux [...], je reconnais que vous avez fait une Révolution. Mais s'il arrive le contraire si l'étranger l'emporte. Si les vices triomphent, d'autres grands ont pris la place des premiers, les supplices ne poursuivent pas tous les conspirateurs. Il n'y a pas eu de Révolution, il n'y a ni bonheur, ni vertu à espérer sur la terre<sup>19</sup>. » Aujourd'hui en Tunisie, nombreux sont les acteurs qui se posent cette question, est-ce vraiment une révolution ? Et nombreux sont ceux qui répondent par la négative tant la déception est parfois insoutenable. Mais il y

**19.** 23 ventôse an II, *Archives parlementaires*, t. 86.

a aussi de multiples capacités à ne pas céder sur la conquête de souveraineté populaire. Ainsi une association a inventé un mode de surveillance révolutionnaire des élus pour les mettre en demeure de ne plus s'absenter, d'être un tant soi peu à la hauteur de leur tâche. « Les élus [...] étaient incapables de concevoir qu'une ONG supervise les travaux de l'Assemblée, comme si cela entamait la souveraineté des élus, comme s'ils se considéraient au-dessus des gens... Nous, bien sûr, on a utilisé cela à fond, en leur disant qu'ils se trompaient complètement de logique, qu'ils étaient au service des citoyens » (Puchot, 2013). Loin d'accepter la marche nouvelle d'institutions défailtantes en raison d'une trop grande emprise des pratiques héritées du passé, et de celles issues du modèle occidental, ces associations remettent en route une logique proprement révolutionnaire, expriment la nécessité de maintenir un cap, justement sans certitude mais avec conviction, courage, ténacité. Là est l'effort d'une séquence révolutionnaire.

En Tunisie, ce mouvement de dislocation et cet effort ne se sont jamais arrêtés. Après le départ de Ben Ali, les mouvements de « Kasbah 1 » et « Kasbah 2 » ont « dégagé » le régime qui prétendait faire du neuf avec du vieux personnel politique dont la légitimité était déjà évanescence, qui de fait usurpait le projet révolutionnaire. Après la réalisation des premiers objectifs annoncés, faire des élections et se doter d'une assemblée constituante, le débat n'a jamais cessé au sein du pays sur l'ensemble des questions importantes, débat inscrit dans le fer des mots mais aussi dans la multiplication des émeutes, des grèves, des soulèvements partout où l'expérience accumulée pouvait resurgir. Certes le sentiment vécu d'un désordre peut être décourageant, c'est pourquoi les révolutionnaires se dotent d'outils repères, d'outils qui donnent une orientation, une « boussole » disent les révolutionnaires français.

## **Intermède 2. Insuffisance du concept de révolution des Temps modernes ?**

Cette période de grande confusion de la séquence révolutionnaire n'est pas vraiment thématisée par le concept de révolution des Temps modernes. L'imaginaire porté par un champ d'expérience obsolète manque de fait le feuilletage du temps incorporé par les acteurs qui demeure pourtant une ressource et pas seulement un obstacle. Ces ressources sont aujourd'hui



parfois ambiguës, car lorsqu'on fait référence à l'imaginaire de la prise de la Bastille, il s'agit plus de signalétique que de laboratoire historique, mais au moins le mot a-t-il encore la vertu de donner du courage. Les éléments du passé convoqué surgissent parfois d'une manière contradictoire dans un mélange des signes où l'historicité même des objets semble volatile, pour ainsi dire posthistoriques, détachés de leur configuration. Ainsi pour cette notion de consensus prise au point d'oublier qu'elle a servi à effacer le plus souvent toute conflictualité démocratique au même titre que l'État de droit (Lorau, 1997 : 66-67)<sup>20</sup>. L'outil fabrique alors des imbroglios qu'il faut savoir déjouer pour que la séquence révolutionnaire ne se referme pas sur un profond découragement. Mais surtout, et ici quelque chose d'important se joue en lien avec cette affaire de consensus, le concept ne porte pas en son sein la dimension d'adversité parce qu'il est supposé avoir remplacé le concept de guerre civile, la stasis grecque. Souvent, de fait, ce ne sont pas les mêmes qui étudient la révolution et la contre-révolution car cela remettrait en selle la notion de guerre civile. Or peut-être que pour laisser venir le vif de l'action révolutionnaire faut-il admettre qu'elle bataille toujours avec la réaction. Devenir révolutionnaire, c'est alors faire face à cette réaction sans « désespérer ».

Enfin le concept semble avoir peu pris en charge la nécessité instituante de ce moment révolutionnaire. Pourtant tous ces éléments sont présents dans l'empiricité des révolutions des Temps modernes où ce qui est recherché, comme ici par les Tunisiens quand ils surveillent leurs élus, c'est bien la capacité à fabriquer ce que Miguel Abensour appelle des institutions insurgentes (Abensour, 2004). Des institutions qui ne nient pas la dimension utopique d'une révolution, mais ne prétendent pas que sa réussite soit ineffable. La révolution est un régime d'action. Il faut faire des lois, s'organiser, fonder des institutions civiles<sup>21</sup>, ne pas les confondre avec l'État, penser à nouveaux frais les conditions d'une justice à venir. Il

**20.** Le fameux code Morin, code de *Procédures des assemblées délibérantes*, utilisé dans toutes les assemblées populaires actuelles, est un outil issu du corporatisme américain puis québécois. Le notaire québécois Victor Morin s'appuyait en 1938 sur le

*Robert's Rules of Order*, publié aux États-Unis en 1876.

**21.** Ce que Saint-Just appelle de ses vœux au printemps de l'an II.

faut produire la révolution, c'est-à-dire agir au bénéfice de ses idéaux de liberté, d'égalité pour la Révolution française, de liberté, de dignité, de justice sociale pour la révolution tunisienne. Condorcet peut affirmer qu'« une loi révolutionnaire est une loi qui a pour objet de maintenir cette révolution et d'en accélérer ou régler la marche<sup>22</sup> ».

Récuser le mot révolution c'est alors récuser la capacité des acteurs à être dans ce régime d'action. Mais peut-on déjà le savoir ? Certains vont s'émerveiller des capacités inventives des Tunisiens qui ne cèdent pas et ont su justement retenir la guerre civile sans pour autant fabriquer une union sacrée consensuelle et étouffante au moment de l'assassinat de Chokri Belaïd. Manifestations, grèves, cérémonies ont retenu la violence et la cruauté au profit d'un suspens révolutionnaire. Car sans doute, sur ce plan, le concept des Temps modernes est-il plus actuel que celui du xx<sup>e</sup> siècle. Pour être révolutionnaire, une révolution doit contenir, retenir, empêcher la guerre civile. *A contrario*, là où la guerre civile sévit, comme en Syrie, la révolution est impossible. Le respect actuel pour les formes renouvelées de consensus vise ce refus de la guerre civile. La dépacification qui peut advenir ne relève pas du régime d'action révolutionnaire et non maintenir la modalisation dans les deux cas qui suivent] n'engagerait pas une temporalité révolutionnaire, elle en sonnerait le glas. Dès les premiers jours, aussi bien en Tunisie qu'en Égypte, la vigilance a été de mise, chacun était à l'affût du moindre signe de menace. Les Tunisiens ont organisé des barrages de nuit. Jeunes gens, voisins ou, comme durant le ramadan, enfants, jeunes filles et garçons, parents et grands-parents ont participé à cette forme de protection collective. Sur la place Tahrir de même, pour entrer sur la place, il fallait accepter parfois jusqu'à six fouilles. La révolution est un régime d'action pacifié et pacifique. En récusant le mot, sans doute récuse-t-on aussi cela, dans l'effroi rétrospectif d'une violence à venir ou dans le désir d'en découdre. Le concept de révolution reste souvent dans l'imaginaire occidental associé à l'exercice de la violence populaire redoutée ou souhaitée.

### Sillages : une synchronie en trompe-l'œil ?

Mais au moment même où l'utopie semble se briser dans la perte de la grâce, elle fait aussi sillage, d'abord au sein des mondes arabes puis au-delà dans

**22.** Condorcet, 1er juin 1793, cité in Koselleck, 1990 : 75.

des mouvements qui affirment prendre appui sur ce qui fait immédiatement monument : cette quête de lieux démocratiques du politique. L'Espagne de la Puerta del Sol a en tête la place Tahrir, les Occupy de New York également et le mouvement étudiant québécois de 2012 en se nommant « printemps érable » joue sur une assonance poétique qui affirme ainsi la connivence avec ces moments d'enthousiasme révolutionnaire arabe. Le courage des uns semble avoir ouvert des possibles aux autres. Il s'agit de redevenir un peuple souverain en prenant la parole pour réclamer une démocratie réelle. En fait, les indignés retrouvent le principe des assemblées primaires souveraines capables de délibérer, de prendre des décisions et de les exécuter, capables même de rendre la justice. Ils s'auto-instituent comme peuple souverain à partir de ce que nous pourrions nommer « foyers de contestation ».

Mais, se demande-t-on, est-ce comparable avec les printemps arabes ? Les horizons d'attentes sont-ils communs ? Non et oui.

Non, car à l'évidence ce ne sont pas des mouvements de fusion qui engagent l'ensemble des sociétés concernées, mais des groupes qui font traînées de poudre et s'épuisent dans une séquence qui se referme, volontairement du côté des indignés qui vont réfléchir à nouveaux frais sur leur désir de démocratie directe, dans la violence répressive pour les Occupy de New York.

Cependant, si l'on y regarde de plus près, les enjeux soulevés par ces mouvements sont très proches de ceux des révolutionnaires tunisiens et égyptiens, car c'est bien à nouveau la dignité et le droit à l'existence qui sont au cœur de cette demande d'ethos démocratique. Il y aurait là une synchronie. La question des dettes, qu'elles soient d'honneur, de vie, contractées par ceux qui réclament des dividendes de dettes, elles, financières, et de l'endettement financier des États et des personnes est alors récurrente, car l'indignité provient de ce processus qui déshumanise la vie ordinaire, la vie quotidienne.

Or l'endettement comme cause de l'injuste indignité n'est pas sans rappeler l'histoire de la Grèce ancienne des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles bien en amont de la révolution clisthénienne qui invente les institutions politiques démocratiques du V<sup>e</sup> siècle. La crise agraire avait appauvri et endetté une importante partie de la population réduite souvent à l'esclavage. Trois revendications avaient surgi : l'abolition des dettes, le partage des terres, l'isonomie ou égalité civile et politique entre riches et pauvres. L'excès de cruauté des aristocrates avait mené Athènes au bord de la guerre civile puis

par des voies longues et incertaines à la transformation radicale des règles du jeu politique. Nous sommes loin du concept de révolution des Temps modernes mais sans doute proche de ce qui se déroule aujourd'hui autour du paradigme de la dette.

### **Intermède conclusif. La crise peut-elle être révolutionnaire ?**

L'imaginaire de la démocratie grecque dit de manière insue que cela prendra du temps et qu'il faut éviter la guerre civile, la tenir en respect : « Refuser la violence », « Occuper les places et les rues » ; « Agir pacifiquement » et l'horizon d'une nouvelle utopie est alors dessiné par les indignés espagnols : « Vivre tous la joie de l'initiative individuelle, de l'effort collectif, de la solidarité et de l'amour. »

Or la conscience du temps s'exprime chez ces indignés ou encore par les Occupy Wall Street dans les mêmes termes qu'en 1789-1794 : « Il est temps », « Le temps est venu de... », « Nous étions tous à l'attente du moment pour... », « Nous sommes à un tournant historique », « Nous sommes l'histoire en mouvement. »

Et si la révolution était cette conscience de l'histoire en mouvement si difficile à appréhender aussi bien pour les acteurs qui la font que pour les commentateurs qui l'observent ? De fait les sciences sociales et humaines ont configuré une certaine idée de la révolution. Mais un concept selon l'acception d'un Reinhart Koselleck s'enrichit par les nouveaux usages qui en sont faits. C'est un mille-feuille. Or ce qui se déroule sous nos yeux depuis 2008 a pris plus d'intensité à partir du jour qui a fait date et sillage, le 14 janvier 2011. Les manifestations des Grecs, des Espagnols, devant la Banque centrale européenne, à Londres dans la City, les manifestations de Portugais où l'on chante à nouveau le fameux « Grândola, Vila Morena » de la révolution des œillets, montrent qu'il y a bien et configurations révolutionnaires et désirs finalement sereins de révolution. Les situations actuelles ne peuvent plus durer comme ça, et des symboles qui puisent dans le passé la puissance d'un « a-présent » et d'un devenir se multiplient à l'instar de ce chant. Il est sans doute temps de donner un nouveau feuilletage au concept de révolution plutôt que de le refouler comme nul et non avenu, car il est difficile de ne pas voir qu'il se passe bien quelque chose qui, avec des formes nouvelles, pourrait prendre ce nom. Sans certitude.

## Références bibliographiques

**ABÈLÈS, Marc**, 1983,

*Le lieu du politique*, Paris, Société d'ethnographie.

**ABENSOUR, Miguel**, [1997] 2004,  
*La démocratie contre l'État. Marx et le moment machiavélien*, Paris, Le Félin-Kiron.

–, 2010, *L'homme est un animal utopique*, Arles, Les Éditions de la Nuit.

**BADIOU, Alain**, 2011,  
*Le réveil de l'histoire* (Circonstances, 6), Fécamp, Nouvelles Éditions Lignes.

**BARNAVE, Antoine**, 1791,  
«L'inviolabilité royale, la séparation des pouvoirs et la terminaison de la Révolution française», discours à l'Assemblée constituante, 15 juillet. Consultable en ligne : <http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/7ea.asp>

**BENSLAMA, Fethi**, 2011,  
*Soudain la Révolution. De la Tunisie au monde arabe : la signification d'un soulèvement*, Paris, Denoël.

**BOURGAULT, Jean et COOREBYTER, Vincent de (éd. )**, 2008, « Sartre inédit avec les manuscrits "Mai-juin 1789" et "Liberté-Égalité" », *Études sartriennes*, n° 12.

**BOZARSLAN, Hamit**, 2011,  
«Réflexions sur les configurations révolutionnaires égyptienne et tunisienne», *Mouvements*, 1<sup>er</sup> juin. Consultable en ligne : <http://www.mouvements.info/Reflexions-sur-les-configurations.html>

**DAKHLI, Leyla**, 2013, « Une révolution trahie ? Sur le soulèvement tunisien et la transition démocratique », *La Vie des idées*, 19 février. Consultable en ligne : <http://www.laviedesidees.fr/Une-revolution-trahie.html>

**DERRIDA, Jacques**, 2007,  
«Penser ce qui vient», in René Major (éd.), *Derrida pour les temps à venir*, Paris, Stock, p. 17-44.

**FREUD, Sigmund**, [1921] 1981,  
*Psychologie des foules et analyse du moi*, sous la direction d'André Bourguignon, Paris, Payot.

**HARTOG, François**, 2003,  
*Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil.

–, 2013, *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion.

**KOSELLECK, Reinhart**, 1990,  
*Le futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, traduit de l'allemand par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.

**LAZARUS, Sylvain**, 1996,  
*Anthropologie du nom*, Paris, Éditions du Seuil.

**LEFEBVRE, Georges**, 1932,  
*La grande peur de 1789*, Paris, Armand Colin, rééd. 1988, (suivi de) *Les foules révolutionnaires*, présentation de Jacques Revel.

**LORAU, Nicole**, 1997,  
*La cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris, Payot.

**MATHIEZ, Albert**, 1913,  
*Les grandes journées de la Constituante, 1789-1791*, Paris, Hachette, rééd. 1989, Montreuil, Les Éditions de la Passion.

**MAZEAU, Guillaume**

et **MOISAND, Jeanne**, 2013,  
« Révolution et crise de la temporalité.  
Entretien avec Yves Citton et Myriam  
Revault d'Allonnes », *La Vie des idées*,  
12 mars. Consultable en ligne : [http://  
www.laviedesidees.fr/Revolution-et-  
crise-de-la.html](http://www.laviedesidees.fr/Revolution-et-crise-de-la.html)

**PUCHOT, Pierre**, 2013,

« Face à la crise, la société civile  
tunisienne se structure peu à peu »

**Médiapart**, 22 avril.

Consultable en ligne : [http://  
www.mediapart.fr/journal/  
international/110413/face-la-crise-la-  
societe-civile-tunisienne-se-structure-  
peu-peu](http://www.mediapart.fr/journal/international/110413/face-la-crise-la-societe-civile-tunisienne-se-structure-peu-peu)

**SARTRE, Jean Paul**, 1960,

*Critique de la raison dialectique*,  
Paris, Gallimard.

**TACKETT, Timothy**, 1997,

« *Par la volonté du peuple* ». *Comment  
les députés de 1789 sont devenus  
révolutionnaires*, traduit de l'anglais  
par Alain Spiess, Paris, Albin Michel.

**WESTERHOFF, Léa-Lisa**, 2011,

« Aujourd'hui, on a pris la Bastille »,  
*Libération*, 15 janvier. Consultable  
en ligne : [http://www.liberation.fr/  
monde/01012313858-aujourd-hui-on-a-  
pris-la-bastille](http://www.liberation.fr/monde/01012313858-aujourd-hui-on-a-pris-la-bastille)

